

CORPS ÉTRANGERS 2

FEDERICO ARIU

CORPS ÉTRANGERS 2

Roman



Éditions Artfusion

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, personnages, lieux et événements qui y figurent sont le fruit de l'imagination de l'auteur et sont utilisés à des fins narratives. Toute ressemblance avec des faits réels, des lieux existants ou des personnes vivantes ou décédées serait purement fortuite.

© Éditions Artfusion

© Federico Ariu 2026

Nouvelle édition révisée

Premier trimestre 2026

I.S.B.N. : 978-2-931286-09-8

Reproduction, adaptation et traduction, même partielles, interdites.

Tous droits réservés pour tous pays.

Dédicaces

Ce roman est dédié à toutes celles et ceux qui ont lu *Corps étrangers* Tome 1 et qui, après avoir tourné la dernière page, ont voulu en savoir plus.

Vos retours enthousiastes, vos messages et vos attentes ont été une source d'inspiration précieuse pour poursuivre cette histoire :

Allesandra Ariu, Raphael Kalengayi, Claudine Cotton, Inès Pirotte, Lucia Marzullo, Jean-Claude Lequeux, Tosh Angioni Stephany, Marina Ling, Giovanna Leocata, Sarah Mathurin, Caroline Noël, Saphir Essiaf, Xavière Remacle, Amandine Hinnekens et vous, chers lecteurs, qui avez parcouru ce livre ou un autre de mon univers.

À mes parents, Antonetta De Felice et Salvatore Ariu, qui m'ont toujours encouragé à suivre cette voie, à ne jamais lâcher la plume.

Ce roman est aussi dédié à ma tante, Maria De Felice, atteinte depuis plusieurs années de la maladie d'Alzheimer.

Merci à vous tous.

Préface

Corps étrangers a toujours été pensé comme une trilogie, d'abord sous forme de films. J'avais écrit le scénario du premier volet avec en tête quelques pistes pour la suite. Puis, l'histoire a pris une autre ampleur, trouvant une place plus naturelle dans un format romanesque. L'envie d'explorer cet univers de science-fiction s'est renforcée, car il y avait encore tant à raconter.

Quand j'ai commencé ce deuxième volume, je me suis posé une question simple : où reprendre l'histoire ? Devais-je la poursuivre au moment où Tom Brody arrivait devant la maison de Kuan Ti et continuer dans cette direction ? Finalement, c'est en réfléchissant aux personnages qui avaient survécu au premier tome que l'évidence s'est imposée.

Je sais que beaucoup de lecteurs ne m'ont pas pardonné le carnage du premier volume. À chaque mort de personnage, mon compagnon ne cessait de me répéter que j'étais un salaud. Mais c'était précisément ce que je voulais : que la brutalité de Kuan Ti marque les esprits, qu'il soit un antagoniste redoutable, sans concessions.

Dans ce second volume, j'ai voulu donner plus d'importance à ceux qui étaient restés en suspens, ceux dont le destin n'était pas encore scellé. Ils prennent ici une place centrale, aux côtés de Tom Brody, toujours hanté par sa vengeance, déterminé à faire payer Kuan Ti pour la destruction de sa famille et de ses amis.

Peut-être que cette fois-ci, vous me détesterez un peu moins... mais je préfère ne rien promettre.

Bonne lecture,
Federico Ariu

CHAPITRE 1

Brume matinale

1

Georgette avait passé une très mauvaise nuit, comme chaque nuit depuis que sa maladie progressait. À soixante-huit ans, elle était désormais habituée à ces heures de sommeil entrecoupées de rêves troublants, si nets qu'ils semblaient empiéter sur la réalité. Mais Georgette ne savait plus exactement où s'arrêtait le rêve et où commençait sa vraie vie. Son esprit était devenu instable, fragile, troublé par une maladie qu'elle sentait progresser sans pouvoir la nommer clairement. Souvent, elle s'éveillait au milieu de la nuit et fixait l'homme endormi à ses côtés, si calme, si serein, mais étranger à sa mémoire. Était-ce son mari ? Son frère ? Quelqu'un d'autre encore ? Elle ne le savait plus.

Ce matin-là, son réveil avait été brutal : le cœur comprimé, les joues humides d'avoir pleuré sans raison apparente. Elle venait de faire un rêve étrangement précis, si détaillé qu'il aurait pu être un souvenir oublié. Elle s'était revue enfant, assise dans une chambre éclairée par la lumière pâle d'un matin d'hiver des années quatre-vingt, jouant calmement avec ses poupées Barbie qu'elle avait placées en cercle, comme des confidentes intimes. Ce moment, doux et rassurant, s'était brusquement interrompu pour la projeter ailleurs, dans un salon sombre où des adultes parlaient tout bas autour d'un cercueil. Leurs visages étaient à peine discernables, certains familiers, d'autres effacés par le temps. Dans un coin, un sapin décoré clignotait doucement, tandis qu'un vieux tourne-disque répétait inlassablement « Jingle Bells », comme s'il ne pouvait plus s'arrêter. Cette scène, Georgette la connaissait bien : elle revivait ce jour funeste où, à l'âge de sept ans, elle avait perdu son père, Émile Carpentier, terrassé par une crise cardiaque en plein réveillon de Noël. Son père avait toujours été doux, protecteur, faisant

d'elle le centre absolu de son existence. Dans ce rêve, elle se voyait serrer contre elle une poupée, comme pour se raccrocher désespérément à une réalité familière alors que tout s'effondrait autour d'elle. Les adultes chuchotaient sans lui prêter attention, la laissant seule avec cette impression terrible d'être invisible pour la première fois.

Les souvenirs continuaient de se bousculer lorsque Georgette ouvrit les yeux sur sa chambre, mais ils refusaient obstinément de s'organiser. Tout était embrouillé, incohérent, comme des morceaux d'une histoire qui ne parvenait plus à former un ensemble logique. La maison autour d'elle était à la fois familière et inconnue. Elle détailla lentement chaque meuble, cherchant désespérément à les identifier, mais tout lui paraissait légèrement déformé, à la manière d'un miroir terni renvoyant une image imprécise. Était-elle toujours cette petite fille isolée, rêvant d'avoir des frères ou des sœurs pour combler sa solitude ? Ou bien cette femme adulte, confrontée à une solitude différente, plus subtile, plus douloureuse encore ? Ces questions sans réponse la submergeaient d'une angoisse diffuse. Elle cligna plusieurs fois des paupières pour dissiper les derniers fragments de son rêve, déjà évanouis comme un filet de fumée légère. Son regard dériva vers les rideaux à travers lesquels la lumière filtrait timidement, sans qu'elle parvienne à identifier clairement le lieu où elle se trouvait. Tout semblait à la fois familier et étranger, proche et éloigné, brouillé par la maladie qui rongait peu à peu ses repères.

À ses côtés, Max dormait paisiblement. Le rythme régulier de sa respiration lui apportait une forme de réconfort, une présence rassurante dans cet univers devenu incompréhensible. Georgette tenta de s'accrocher aux fragments du rêve qui s'échappaient déjà, ne laissant derrière eux qu'une impression confuse, un vague sentiment qu'elle n'arrivait pas à définir. Son esprit restait embrumé, alourdi par une nuit pendant laquelle sa mémoire avait encore joué cruellement avec elle, mélangeant souvenirs réels et faux-semblants avec une précision douloureuse. Elle porta une main hésitante à son

front, essayant de retrouver une clarté perdue, mais tout lui échappait, filant comme du sable entre ses doigts.

Elle sentit une pression désagréable au niveau de sa vessie, un signal que son corps avait désormais du mal à interpréter clairement. Les connexions, autrefois simples et instinctives, s'étaient progressivement brouillées. Elle eut l'idée de se lever pour aller aux toilettes, mais avant même que cette pensée puisse pleinement se former, il était déjà trop tard. Une sensation de chaleur envahit son lit, révélant qu'elle venait de perdre le contrôle. Une vague d'embarras la traversa, mais une part d'elle-même resta totalement détachée, comme anesthésiée face à ce qui venait d'arriver. À ses côtés, Max bougea légèrement. La sensation d'humidité le sortit de son sommeil. Il ouvrit les yeux, d'abord surpris, puis son regard se tourna vers Georgette. En un instant, il comprit. Sans un mot, il posa sur elle un regard tendre et inquiet à la fois, conscient que ce n'était qu'un nouveau signe du déclin inévitable de son épouse.

Max avait décidé de faire chambre à part depuis que la maladie de Georgette s'était aggravée, rendant les nuits de plus en plus compliquées pour eux deux. Pourtant, chaque soir, alors qu'il se couchait seul, l'idée qu'elle puisse s'éveiller brusquement, seule et perdue dans l'obscurité, lui devenait insupportable. Cette pensée le hantait, lui serrait le cœur jusqu'à le priver parfois de sommeil. Il imaginait ses sursauts, son regard affolé cherchant en vain un repère auquel s'accrocher, et les heures angoissantes passées à tenter vainement de remettre de l'ordre dans ses souvenirs. Comment pouvait-il la laisser affronter cette solitude, elle qui avait été son soutien et son bonheur depuis tant d'années ? Alors, malgré ses résolutions initiales, il revenait chaque nuit dormir auprès d'elle, prenant doucement sa main dans la sienne pour lui rappeler qu'elle n'était pas seule.

Depuis le diagnostic de la maladie d'Alzheimer, leur vie s'était compliquée, une sentence implacable dont ils

n'avaient pas immédiatement mesuré toutes les conséquences. Cette sentence s'était immiscée entre eux sans crier gare, effaçant lentement les repères solides qui avaient structuré leur existence. Max avait toujours été un homme patient, doux, attentif aux besoins des autres, mais face à cette situation, il se sentait parfois impuissant. Retraité depuis peu après une longue carrière professionnelle, il avait décidé de consacrer tout son temps et son énergie à Georgette. Même si une infirmière passait chaque jour pour assurer les soins essentiels, cela ne suffisait pas à apaiser son inquiétude constante. Il restait vigilant, attentif au moindre changement dans le comportement ou l'état de santé de sa femme, prêt à intervenir à tout instant, de jour comme de nuit.

Cette présence permanente représentait à ses yeux bien plus qu'une simple obligation conjugale. Elle était le reflet évident de l'amour profond et sincère qu'il lui portait depuis le jour où ils s'étaient promis, devant un prêtre, de partager leur vie dans les bons comme dans les mauvais moments. Désormais, Max honorait cet engagement à travers des gestes simples mais infiniment significatifs : vérifier plusieurs fois durant la nuit qu'elle respirait calmement, veiller à ce que son sommeil soit le plus paisible possible, lui parler avec douceur lorsqu'elle semblait perdue ou inquiète, même si elle ne le reconnaissait pas toujours. Chaque jour était devenu un défi. L'aide d'une infirmière à domicile ne suffisait pas à apaiser totalement son esprit, même s'il reconnaissait l'importance et le soulagement apportés par ses visites quotidiennes. Il savait que rien ne remplacerait jamais sa présence rassurante, ni sa voix familière pour calmer les crises d'angoisse qui saisissaient Georgette quand elle se sentait soudainement perdue dans son propre esprit. Max avait accepté ce rôle avec détermination, bien décidé à tenir son serment jusqu'au bout. Il s'était juré de rester à ses côtés, de lui offrir ce réconfort simple mais indispensable, et ce jusqu'à son dernier souffle.

Il se releva du lit, sentant encore l'humidité froide sur sa peau, et observa Georgette. Elle avait le regard vide, les yeux

embués de larmes, fixant devant elle un point invisible dans la pénombre de la chambre. Ses épaules étaient affaissées, comme écrasées par une douleur qu'elle ne pouvait plus exprimer clairement. Ce matin-là, la réalité semblait encore plus difficile à atteindre. Max savait exactement ce qui se passait dans l'esprit de son épouse, cette bataille silencieuse qu'elle menait chaque jour contre l'oubli, cette confusion qui dévorait lentement ce qu'elle était. La maladie ne détruisait pas tout d'un coup, elle grignotait patiemment, morceau par morceau. D'abord, il y avait eu ces petits oublis qu'ils avaient d'abord négligés : un prénom échappé, un rendez-vous manqué, ou une pièce familière qui devenait soudain étrangère. Mais progressivement, ces oublis devinrent plus nombreux, plus fréquents, jusqu'à ce qu'ils soient impossibles à ignorer. Max avait assisté, impuissant, aux moments douloureux où elle ne parvenait plus à le reconnaître clairement, lorsqu'elle le fixait avec inquiétude, se demandant peut-être pourquoi cet homme lui parlait avec tant de douceur et d'affection. Mais le pire, le plus cruel, c'étaient ces rares instants de lucidité, où Georgette comprenait brutalement ce qui lui arrivait. Ces moments éphémères lui révélaient tout ce qu'elle était en train de perdre, lui faisant réaliser avec une précision terrible à quel point ses souvenirs lui échappaient, comme des feuilles mortes emportées par le vent.

Max ressentait profondément l'impuissance de Georgette face à cette réalité implacable. Il voyait clairement la terreur dans ses yeux, la peur de ne plus savoir qui elle était, de ne plus pouvoir reconnaître les visages qu'elle aimait autrefois. La vie s'était compliquée depuis le diagnostic de Georgette, une sentence qui s'était immiscée entre eux sans prévenir, détruisant méthodiquement leurs souvenirs communs, effaçant leurs voyages, leurs rires et même leurs souffrances partagées. Pourtant, malgré cette douleur omniprésente, Max restait auprès d'elle, déterminé à préserver ce qu'il restait de leur relation. Car même si Georgette oubliait qui il était, lui

n'oubliait pas qui elle était vraiment. Chaque sourire retrouvé, chaque étincelle fugitive de reconnaissance dans son regard étaient devenus pour lui des trésors irremplaçables, auxquels il s'accrochait avec l'énergie du désespoir, espérant prolonger encore un peu leur histoire commune.

Il posa délicatement une main sur l'épaule de Georgette, espérant que ce geste simple puisse traverser le brouillard épais qui recouvrait son esprit. C'était tout ce qu'il pouvait encore lui offrir : être là, présent à ses côtés, même lorsque ses souvenirs disparaissaient, même lorsque les mots devenaient impuissants. Lentement, avec douceur, il l'aida à se relever, ses mains solides mais délicates sous ses bras frêles. Georgette vacilla un instant, cherchant désespérément un point d'appui dans ce monde devenu flou et instable. Son regard semblait dériver vers un horizon inaccessible, perdu quelque part entre l'ici et l'ailleurs. Avec patience, Max la guida jusqu'à la salle de bain, accompagnant chacun de ses mouvements devenus hésitants au fil des mois, à mesure que sa motricité s'affaiblissait inexorablement. Chaque pas représentait désormais un défi difficile à relever, une lutte contre son propre corps. Max restait vigilant à chaque instant, prêt à intervenir, à la soutenir si jamais ses jambes venaient à flancher. Quant au matelas, il s'en occuperait plus tard, sans empressement ni reproche. Depuis les incidents précédents, il avait pris l'habitude d'anticiper ce genre de situations, recouvrant systématiquement le lit de deux protège-matelas imperméables. Cette mesure discrète mais essentielle faisait partie des nombreux gestes préventifs qui lui permettaient de faciliter leur quotidien, d'alléger un peu leurs nuits tourmentées et d'offrir à Georgette le plus de confort possible dans cette épreuve qui s'aggravait jour après jour.

Georgette avançait lentement, à petits pas prudents, ses pieds frôlant à peine le sol comme si chaque mouvement exigeait un effort surhumain. Max resserrait doucement sa

prise autour d'elle, ses bras robustes formant une protection rassurante face au risque permanent de chute. Ne pas tomber. Ne jamais la laisser tomber. C'était devenu une sorte de mantra qu'il répétait intérieurement chaque fois qu'ils faisaient ce trajet jusqu'à la salle de bain. Lorsqu'ils arrivèrent enfin, il l'aida délicatement à s'asseoir sur le siège de la douche spécialement aménagée, un équipement qu'il avait fait installer dès que la mobilité de Georgette avait commencé à diminuer. Délicatement, il retira sa robe de nuit humide, le tissu glissant le long de sa peau froide. Georgette se laissait faire sans réaction, ses bras tombant mollement de chaque côté, son regard perdu sur un point vague du carrelage. Elle semblait ailleurs, enfermée dans une pensée ou peut-être simplement dans le vide qui habitait désormais son esprit, un espace inaccessible pour Max malgré tous ses efforts. Lorsque l'eau tiède se mit à couler sur son corps, un frisson presque imperceptible la traversa. Ses paupières se refermèrent lentement, comme si l'eau emportait avec elle une petite part de sa confusion. Pendant ce temps, Max restait à genoux à ses côtés, prêt à la retenir à la moindre faiblesse, prêt à lui offrir un instant de réconfort et d'humanité dont elle avait tant besoin.

Parfois, Max se surprenait à penser qu'il serait plus doux pour elle de partir, de se libérer enfin de cette existence qui n'avait plus aucun sens. Cette pensée lui venait furtivement à l'esprit, comme une ombre fugitive qu'il s'empressait aussitôt d'écarter avec honte. Comment pouvait-il seulement imaginer une telle chose pour celle qui avait partagé sa vie durant tant d'années ? Il savait pourtant que cette idée n'était qu'une expression maladroite de son impuissance face à l'Alzheimer qui les détruisait tous les deux à petit feu. Cette maladie ne tuait pas rapidement ; elle consumait lentement, inexorablement, chaque fragment de leur vie commune, jusqu'à effacer l'être aimé, à petit feu. Désormais, Georgette n'arrivait plus à marcher sans aide, ni même à porter une cuillère jusqu'à ses lèvres. Il devait la nourrir lui-même avec

patience, bouchée après bouchée, geste après geste. Parfois, dans le silence pénible de ces repas devenus si laborieux, une question terrible venait le hanter : « Et si un jour, je cessais de la nourrir ? ». Il savait précisément quelle en serait la conséquence, mais cette pensée lui glaçait le sang. Il ne pouvait se résoudre à envisager ce scénario, même en pensée, car il serait alors responsable de l'inimaginable. Il connaissait trop bien ce que cela entraînerait. À soixante-six ans, Max ne pouvait envisager de reconstruire sa vie sans elle. La simple perspective de devoir affronter seul chaque matin lui paraissait insurmontable. Si Georgette venait à partir, il était certain qu'il ne tarderait pas à la rejoindre. Elle était sa raison d'être, même affaiblie, même dans son absence progressive, et il savait qu'il ne pourrait pas survivre longtemps sans elle.

Récemment, le médecin traitant de Georgette avait informé Max qu'un nouveau traitement expérimental contre la maladie d'Alzheimer était disponible. Développé par "Memories Tech", une filiale de l'agence "Soul Travel", ce traitement, encore en phase de test clinique, promettait des avancées inédites. Fondée sur des recherches poussées en neurosciences et exploitant des techniques liées à la plasticité cérébrale, cette technologie, à l'origine conçue pour transférer la conscience humaine dans d'autres corps ou dans des hôtes temporaires, promettait de pouvoir restaurer les souvenirs des personnes souffrant de maladies dégénératives comme Georgette. Le médecin avait présenté cette opportunité comme une chance unique : un traitement entièrement gratuit, puisque "Memories Tech" cherchait encore des cobayes afin de valider l'efficacité de leur technologie.

Mais Max avait accueilli cette proposition avec méfiance. Le simple nom de "Soul Travel" éveillait en lui un profond sentiment de malaise, ravivant le souvenir inquiétant de son ami Tom Brody et de sa famille, disparus mystérieusement après leur transfert raté en Thaïlande. Max n'avait jamais pu

oublier à quel point ils avaient changé après leur expérience, comme si une force étrangère les habitait, les transformant en individus froids et méconnaissables. Malgré les promesses du médecin, Max ressentait un malaise grandissant. Il regardait Georgette, son regard vide fixé sur un point invisible devant elle, et ne pouvait s'empêcher de penser aux risques d'un tel choix. La maladie avait déjà volé une partie précieuse de leur vie, mais risquerait-il de perdre davantage en acceptant cette expérience incertaine ? Le dilemme était insoutenable : laisser Alzheimer poursuivre lentement et impitoyablement sa destruction, ou risquer de perdre définitivement celle qu'il aimait en la confiant à cette technologie aux effets incertains. Chaque fois que Max tentait de trouver une réponse, son esprit se paralysait devant l'ampleur du choix à faire.

En repensant à Tom, Max sentit son cœur se serrer douloureusement. Qu'était-il réellement arrivé à son ami ? Tout ce qu'il savait, c'était que Tom, Gwen et leurs enfants avaient accepté l'offre généreuse de "Soul Travel" : un transfert expérimental gratuit, en remerciement pour le travail qu'il avait effectué. Tom ne travaillait pas directement pour "Soul Travel", mais pour le bureau d'architecture "Casa Vostra", une société réputée dont Soul Travel était un important client. C'était d'ailleurs Tom lui-même qui avait élaboré les plans du bâtiment principal de l'agence. Ce cadeau, présenté initialement comme une récompense exceptionnelle, avait pourtant rapidement viré au cauchemar. Selon les maigres informations que Max avait pu obtenir, Tom et sa famille s'étaient rendus au centre de transfert, mais étaient revenus dès le lendemain en affirmant ne pas avoir osé franchir le pas, en raison des craintes soudaines exprimées par Gwen. Pourtant, quelque chose clochait. Leur comportement avait radicalement changé, comme si une autre personnalité s'était substituée à chacun d'eux. Max avait immédiatement remarqué leur froideur inhabituelle, leur façon distante et presque méfiante d'agir. Le choc avait

été encore plus brutal quand il avait appris que leur chien Dreyfus, fidèle compagnon depuis toujours, avait été conduit au chenil pour être euthanasié, prétendument parce qu'il s'était montré agressif envers les enfants. Une décision aberrante, totalement impensable venant de cette famille, au point de ressembler à une trahison insupportable. Martin et Rose, leurs voisins, avaient eux aussi relevé ces transformations troublantes. Martin avait confié à Max ses doutes profonds : pour lui, les Brody qui étaient revenus n'étaient plus réellement ceux qu'ils connaissaient. Puis il y avait eu l'explosion tragique de leur maison, officiellement attribuée à une fuite de gaz, une catastrophe qui avait coûté la vie à Martin et Rose. À ce moment précis, Max avait acquis la conviction profonde qu'un secret bien plus sombre se cachait derrière ces événements dramatiques.

Les souvenirs continuaient à hanter Max, nourrissant une méfiance profonde envers tout ce qui touchait à "Soul Travel". Chaque fois qu'il regardait Georgette décliner un peu plus, l'option proposée par "Memories Tech" semblait devenir de plus en plus tentante, presque inévitable. Pourtant, l'idée même de confier sa femme à cette entreprise déclenchait en lui une angoisse presque physique. Après ce qu'il supposait être arrivé à Tom et à sa famille, comment pourrait-il leur accorder sa confiance ? Max inspira profondément pour calmer le trouble qui l'envahissait. Cette maladie le mettait chaque jour un peu plus au pied du mur, mais confier Georgette à ceux qui avaient probablement détruit la vie des Brody relevait d'un choix impossible. Pouvait-il risquer de perdre ce qui restait de son épouse en échange d'une promesse incertaine ? Était-il prêt à parier sur une technologie dont il connaissait les ravages ? Cette question tournait en boucle dans son esprit, sans lui offrir de répit. La peur le dévorait à l'idée de perdre définitivement Georgette comme il avait perdu Tom et sa famille. Pourtant, la situation était désespérée, et chaque jour qui passait rendait l'idée du traitement expérimental plus difficile à ignorer.

Depuis qu'il avait pris sa retraite, quelques mois auparavant, Max s'octroyait souvent de longues promenades dans les quartiers qu'il avait autrefois arpentés quotidiennement. Ces balades étaient pour lui des moments précieux où il tentait d'oublier temporairement la maladie de Georgette et l'atmosphère oppressante de leur maison. En parcourant ces rues familières, il réalisait à quel point son métier de facteur lui manquait : l'échange quotidien avec les habitants, les petits dialogues chaleureux, les sourires reconnaissants à son passage. Il avait été bien plus qu'un simple porteur de courrier ; il était devenu au fil des ans un confident, une présence rassurante à qui les gens aimaient se confier sur les choses banales ou importantes de leur quotidien. Aujourd'hui, lorsqu'il déambulait dans ces rues familières, les habitants le saluaient toujours avec affection, évoquant parfois avec nostalgie ces conversations d'autrefois.

Son trajet le ramenait inévitablement devant l'ancienne maison des Brody, qui restait obstinément vide malgré l'apparente tranquillité de l'endroit. À première vue, la maison semblait toujours accueillante, mais en y regardant de plus près, on pouvait percevoir les signes discrets de l'abandon. Les rideaux restaient ouverts en permanence, la peinture s'écaillait doucement sur la façade, et les mauvaises herbes avaient commencé à envahir les allées autrefois impeccables. Personne n'y habitait depuis longtemps, et pourtant l'endroit gardait une apparence presque trompeuse, comme si les Brody pouvaient encore surgir d'un instant à l'autre pour reprendre leur vie d'avant. Mais Max savait parfaitement qu'il n'en serait rien. Quelque chose de sinistre s'était produit ici, il en était intimement convaincu. Il avait compris que Tom, Gwen et leurs enfants avaient été remplacés, que leurs corps étaient désormais occupés par d'autres êtres, aussi mystérieux qu'inquiétants. Pourtant, cette vérité impossible à confirmer, il ne pouvait la partager avec personne, car elle aurait semblé absurde à tout esprit

rationnel. Malgré cela, Max ne pouvait pas s'empêcher de croire qu'une menace cachée rôdait derrière cette apparente normalité, prête à surgir à tout moment.

Juste à côté, le terrain où se dressait autrefois la maison de Martin et Rose n'était désormais plus qu'une parcelle vide, abandonnée depuis l'explosion tragique qui avait officiellement été attribuée à une fuite de gaz. Malgré les efforts des agences immobilières pour vanter le charme et le calme de ce quartier autrefois si apprécié, elles ne parvenaient à séduire aucun acheteur potentiel. Personne ne voulait s'installer dans ces lieux marqués par des drames, où les mystères semblaient s'accumuler sans qu'aucune réponse claire ne soit jamais apportée. En contemplant ces maisons désertées, ces ruines immobiles où résonnaient encore les souvenirs de vies brisées, Max ressentait une profonde tristesse, accompagnée d'une étrange inquiétude. Au fond de lui, Max était convaincu que quelque chose d'obscur s'était produit ici, quelque chose d'inavouable, mais il restait incapable de formuler clairement ce qu'il redoutait exactement.

Ses longues promenades étaient aussi l'occasion de sortir Dreyfus, le chien qu'il avait sauvé d'une mort injuste et cruelle. Leur lien remontait à un accident marquant : un jour, durant sa tournée habituelle, Max avait vu le chien se précipiter soudainement vers lui avec une excitation incontrôlable, sans remarquer la voiture qui approchait rapidement. Percuté de plein fouet, Dreyfus s'était effondré sur la chaussée sous les yeux horrifiés de Max, qui, bouleversé et rongé par la culpabilité, avait immédiatement appelé les secours et alerté la famille Brody afin qu'ils viennent en aide à leur compagnon grièvement blessé. Depuis ce moment tragique, une affection indéfectible s'était installée entre eux. Plus tard, lorsque celui qu'il soupçonnait être une entité étrangère – se faisant passer pour Tom – avait prétendu que Dreyfus était soudainement devenu agressif

envers ses enfants et décidé de le faire euthanasier, Max n'avait pas hésité une seule seconde. Il avait noté rapidement le nom inscrit sur la camionnette de la fourrière et contacté aussitôt le centre vétérinaire afin de plaider la cause du chien. Grâce à ses arguments et à ses relations personnelles, il avait réussi à convaincre le personnel que Dreyfus n'était en rien dangereux, qu'il s'agissait d'une terrible méprise. Le chien avait malgré tout passé une semaine en cage, attendant tristement son sort. Lorsque Max avait enfin pu se rendre au refuge, Dreyfus avait immédiatement bondi vers lui, la queue battant furieusement l'air, le visage rayonnant d'une joie reconnaissante. Depuis ce jour, Dreyfus ne quittait plus Max d'une semelle. Il marchait calmement à ses côtés, attentif et discret, comme s'il comprenait instinctivement l'importance fragile du lien qui les unissait désormais. Leurs promenades se déroulaient paisiblement, rythmées par le bruit régulier des pas de Max et la respiration paisible du chien, une routine rassurante où chacun prenait soin de l'autre à sa manière.

2

Arraché à ses pensées, Max revint à l'instant présent. Il coupa doucement l'arrivée d'eau, prit une serviette moelleuse et sécha délicatement Georgette, en veillant à ne pas lui faire mal. Ensuite, il l'habilla d'une large robe confortable, choisie spécialement pour lui éviter tout inconfort. En un an, elle avait considérablement maigri, son corps autrefois robuste était devenu frêle, presque fragile sous ses doigts. Cette transformation brutale le peinait profondément, lui rappelant chaque jour un peu plus les ravages de la maladie. Max aussi avait maigri, rongé par le stress et le poids de ce qu'il vivait au quotidien. La nuit avait été courte, et Max savait déjà qu'il ne parviendrait pas à retrouver le sommeil après ce réveil troublé. Il regarda l'heure : à peine six heures. Il lui faudrait attendre jusqu'à

huit heures, moment où l'infirmière viendrait prendre le relais pour la journée, accompagnant Georgette dans ses exercices quotidiens qu'il ne maîtrisait pas suffisamment pour les faire lui-même. Ce moment quotidien avec l'infirmière était essentiel, car il soulageait Max d'une partie du poids écrasant qui pesait sur ses épaules. En attendant son arrivée, il installa Georgette dehors sur la terrasse aménagée avec soin pour elle, afin qu'elle puisse profiter du calme matinal, respirer l'air doux de l'été et sentir la caresse légère du vent sur son visage. Il s'assit près d'elle, partageant en silence cet instant de calme précieux tandis que le monde s'éveillait doucement autour d'eux. Dreyfus s'approcha d'eux, la queue battant joyeusement, venant se coucher aux pieds de Georgette avec douceur, comme s'il comprenait instinctivement sa fragilité. Max observait ce tableau avec tendresse, mais il ressentait en même temps un pincement douloureux en repensant à l'ancienne vie de ce chien fidèle, à ces maîtres qu'il avait perdus tragiquement. Cette pensée réveillait en lui une tristesse profonde, serrant sa gorge, humidifiant ses yeux malgré tous ses efforts pour la refouler.

Max observait Georgette, perdue dans son regard vide, et il se demanda si quelque chose existait encore derrière ses yeux absents. Quelles pensées pouvaient bien traverser son esprit désormais rongé par cette maladie implacable ? Il s'était pourtant abondamment renseigné sur l'Alzheimer, lisant chaque article scientifique, chaque brochure médicale disponible, espérant mieux comprendre ce fléau qui effaçait peu à peu celle qu'il aimait. Il connaissait désormais par cœur les symptômes : d'abord les oublis anodins, puis l'effacement progressif des souvenirs récents, bientôt suivi par celui des souvenirs plus anciens, jusqu'à ce que tout soit englouti dans l'oubli. Il savait que la maladie s'attaquait ensuite à l'autonomie quotidienne : marcher, saisir une cuillère, même parler clairement devenaient des défis presque impossibles. La parole perdait progressivement son sens, les phrases se

désarticulaient, noyées dans un brouillard mental toujours plus dense. Enfin arrivait l'angoisse, la terreur de ne plus savoir où l'on était, qui étaient ces personnes autour de soi, jusqu'à ne plus reconnaître son propre reflet.

Max savait tout cela, et pourtant, chaque fois, la réalité le frappait de plein fouet avec une violence nouvelle. Il rêvait encore d'instantanés miraculeux où Georgette retrouverait brièvement quelques fragments de souvenirs, où ils pourraient revivre ensemble un passé heureux devenu inaccessible. Il désirait, au fond de lui, pouvoir créer de nouveaux souvenirs, saisir quelques instants précieux de bonheur, aussi brefs soient-ils, malgré l'ombre que la maladie étendait sur leur quotidien. Ce matin-là, alors qu'il contemplait Georgette immobile dans la lumière du jardin, il sentit une résolution profonde s'imposer à lui. Peut-être devait-il accepter l'offre de « Memories Tech », malgré tous ses doutes ? L'idée restait inquiétante, mais chaque jour où il voyait Georgette sombrer davantage le poussait à envisager cette option avec un sentiment d'urgence grandissant.

À huit heures précises, il se leva lentement de sa chaise, jetant un dernier regard à Georgette, puis se dirigea vers le téléphone d'un pas déterminé. Par chance, lorsqu'il composa le numéro de la clinique, la secrétaire lui annonça qu'un rendez-vous venait tout juste de se libérer suite à une annulation, dans trois jours à peine. Il accepta immédiatement, partagé entre le soulagement d'avoir pris une décision concrète et l'anxiété grandissante face à l'inconnu qui les attendait.

3

Le jour du rendez-vous, Max devait préparer une valise pour Georgette. Même s'il s'agissait seulement d'un court séjour, ce geste lui serrait le cœur. Il choisit ses vêtements avec un soin particulier, prenant des tenues qu'elle avait

autrefois aimées, espérant secrètement qu'elles pourraient réveiller en elle des souvenirs heureux. Il sélectionna des robes aux couleurs vives qu'elle aimait porter autrefois, une écharpe en soie légère et parfumée qu'elle appréciait particulièrement, ainsi qu'une paire de chaussures confortables et pratiques. Il ajouta également une élégante robe de chambre en satin, au cas où elle retrouverait une étincelle de lucidité, un instant précieux où elle pourrait ressentir à nouveau le plaisir de porter quelque chose de beau. Il savait pourtant que ces espoirs étaient minces, mais il voulait y croire malgré tout.

Il prit ensuite une vieille photo d'eux deux, datant du jour de leur mariage, et la glissa soigneusement dans la valise. Sur ce cliché en noir et blanc un peu jauni par le temps, Georgette, radieuse dans sa robe blanche ornée de délicates broderies, souriait timidement à côté de lui. Lui, à ses côtés, arborait un air sérieux et solennel dans son costume sombre, mais ses yeux brillaient d'une fierté évidente, comblé d'avoir épousé la femme de sa vie. Il espérait que cette image pourrait déclencher chez elle une émotion positive, une connexion avec leur passé commun, même éphémère.

La valise enfin refermée, Max la souleva, ressentant immédiatement un poids symbolique bien plus lourd que celui des simples affaires qu'elle contenait. Avant de quitter la pièce, il saisit une autre photo encadrée sur la commode, prise lors d'un voyage qu'ils avaient fait il y a des années. Un instant heureux, figé à jamais, qui pouvait peut-être, espérait-il, faire surgir une petite lueur dans les yeux éteints de Georgette. Il la plaça soigneusement à côté des vêtements, puis referma la valise d'un geste lent, comme pour enfermer avec elle toutes ses peurs et ses espoirs les plus fragiles.

La voiture démarra. Georgette, assise à côté de lui, fixait devant elle d'un regard absent, sans paraître réellement comprendre où ils se rendaient. Un silence gênant s'était installé dans l'habitacle, rempli de tous ces mots qu'ils ne

pouvaient plus échanger. Max gardait les yeux rivés sur la route, ses mains crispées fermement sur le volant, ressentant une montée d'adrénaline et d'anxiété à chaque tournant, chaque intersection. Lorsqu'ils arrivèrent enfin à destination, Max resta quelques secondes immobile devant le bâtiment. La clinique, avec ses grandes façades vitrées et son architecture moderne aux lignes épurées, ressemblait davantage à un centre commercial ou à un immeuble de bureaux dernier cri qu'à un véritable établissement médical. Rien ici n'évoquait l'image traditionnelle, rassurante, d'un hôpital classique. Les portes automatiques coulissèrent lentement, laissant apparaître un vaste hall éclairé de lumières blanches, immaculé et froid. Une odeur caractéristique de désinfectant flottait dans l'air, légèrement adoucie par l'arôme de café qui provenait d'un distributeur installé dans un recoin. Max inspira longuement avant d'avancer, cherchant à se préparer à ce qui les attendait à l'intérieur. Puis il serra la main de Georgette et franchit le seuil.

À leur entrée, une hôtesse souriante les accueillit avec un professionnalisme rassurant.

— Monsieur et Madame Leonard, je présume ? demanda-t-elle en tendant poliment les mains devant elle.

— Oui, c'est bien cela, confirma Max, serrant un peu plus la main de son épouse.

— Parfait. Installez-vous un instant, je vais prévenir le docteur Brancart de votre arrivée. Je vais également demander une chaise roulante pour Madame, elle y sera plus à son aise.

Max hocha la tête en signe de remerciement, tandis que l'hôtesse faisait un signe à son collègue. Celui-ci revint aussitôt avec une chaise roulante confortable. Max se pencha vers Georgette :

— Viens, ma chérie, on va te mettre sur cette chaise. Ce sera mieux pour toi.

Elle se laissa guider sans réaction apparente, son corps docile comme une poupée fragile entre les mains de Max, qui

la fit s'asseoir délicatement. Il prit soin de resserrer un plaid autour de ses genoux pour la protéger de la fraîcheur ambiante.

L'hôtesse reprit alors avec une douceur presque maternelle :

— Vous savez, Monsieur Leonard, nous attendions votre venue. Tout le personnel est informé de votre situation et fera son maximum pour que tout se passe dans les meilleures conditions.

Max tenta de sourire, mais son inquiétude était évidente. D'une voix mal assurée, il demanda :

— Le traitement... vous pensez vraiment qu'il peut fonctionner ?

— Je comprends votre appréhension, rassura-t-elle aussitôt. Le Dr Brancart prendra tout le temps nécessaire pour répondre à vos interrogations. Vous êtes entre de bonnes mains, soyez-en certain.

Max hocha de nouveau la tête, sans parvenir à se sentir pleinement rassuré. Il se pencha vers Georgette, cherchant son regard absent.

— Ne t'inquiète pas, ma chérie, murmura-t-il à son oreille. Je suis là. Tout ira bien.

Georgette resta immobile, les yeux toujours fixés sur un point invisible au loin. Max serra alors un peu plus fort les poignées de la chaise roulante, conscient qu'il venait de franchir une étape cruciale sans possibilité de retour en arrière.

Max inspira profondément avant de pousser la chaise roulante de Georgette à la suite de l'hôtesse, traversant lentement le vaste hall baigné de lumière. Le bruit de leurs pas résonnait sur le carrelage, accompagné du roulement des roues de la chaise. À mesure qu'ils approchaient de la porte indiquant « Consultation », Max sentait son cœur battre de plus en plus fort, tirailé entre anxiété et espoir. L'hôtesse leur demanda poliment de patienter un court instant dans la salle d'attente, avant d'entrer elle-même dans le bureau du

médecin et de refermer la porte derrière elle. Quelques minutes plus tard, elle ressortit et leur fit signe d'entrer.

Le docteur Brancart les accueillit avec une courtoisie sincère. Grand, la cinquantaine, il arborait un visage sérieux adouci par une bienveillance naturelle rassurante. Son bureau, spacieux et ultramoderne, était équipé d'appareils médicaux sophistiqués et d'écrans aux reflets lumineux, donnant à la pièce une atmosphère presque futuriste. Max ressentit immédiatement un sentiment étrange en contemplant cet environnement. Comment étaient-ils arrivés ici ? Lui, simple facteur retraité, et Georgette, qui avait passé toute sa vie active à nettoyer des cuves remplies de produits toxiques dans une usine de colle, un métier pénible qui avait fini par lui voler peu à peu sa santé. Aujourd'hui, ils se retrouvaient dans cet endroit luxueux, semblant réservé à une clientèle fortunée ou influente. Max était conscient que leur présence était uniquement due à la recherche de cobayes pour tester des traitements expérimentaux. Des traitements qui, une fois approuvés, deviendraient probablement inaccessibles à des gens comme eux.

Prenant une nouvelle inspiration pour se donner du courage, il fit avancer Georgette à l'intérieur du bureau. Le docteur Brancart leur indiqua d'un geste les sièges placés devant son grand bureau en verre transparent. L'hôtesse sortit discrètement, leur adressant un dernier sourire poli avant de refermer doucement la porte derrière elle. Le médecin s'installa alors en face d'eux, les observant attentivement. Max sentit soudain le poids énorme du moment lui comprimer les épaules. Il avait l'impression que tout reposait désormais sur cette rencontre, que le destin incertain et fragile de Georgette dépendait entièrement des minutes qui allaient suivre.

Le docteur Brancart fixa Georgette un moment, puis tourna vers Max un regard calme et sérieux.

— Monsieur Leonard, je tiens tout d'abord à vous remercier sincèrement de la confiance que vous accordez à

notre clinique ainsi qu'à notre technologie. Je comprends parfaitement à quel point cette décision doit être difficile pour vous.

Max acquiesça d'un hochement de tête, la gorge nouée par l'angoisse.

— Je vais vous expliquer précisément comment va se dérouler la procédure. Mais avant cela, il est essentiel que vous compreniez clairement les origines de nos recherches, ce que nous allons entreprendre concrètement avec votre épouse, ainsi que les possibilités réelles d'amélioration et les risques potentiels.

Il fit une courte pause, cherchant les mots justes pour apaiser les inquiétudes manifestes de Max, puis reprit :

— Nos travaux s'appuient sur les découvertes pionnières du Dr Ramsey Campbell, un scientifique brillant, précurseur dans le domaine du transfert de conscience. Même si son invention a malheureusement été détournée à des fins commerciales par l'agence Soul Travel, Memories Tech a fait le choix éthique d'appliquer cette technologie exclusivement à la médecine. Notre approche associe de manière innovante neurosciences, ingénierie biologique, et stimulation cérébrale par impulsions électromagnétiques.

Max fronça légèrement les sourcils, faisant clairement l'effort de suivre :

— Je dois admettre que tous ces termes médicaux me dépassent un peu, docteur, reconnut-il timidement. C'est vraiment très impressionnant, mais parfois, je me sens un peu perdu face à ces nouvelles technologies...

— Je comprends parfaitement, répondit le docteur avec bienveillance. Pour simplifier les choses, notre méthode permet de réparer et de régénérer les connexions neuronales endommagées par des maladies comme l'Alzheimer. Pour cela, nous avons développé une procédure où la conscience du patient est temporairement dissociée de son corps physique afin d'être placée dans un environnement virtuel spécialement contrôlé. Ce cadre virtuel nous permet

d'intervenir directement sur les tissus neuronaux, sans subir les interférences biologiques classiques. Une fois cette phase de réparation effectuée, le neurone principal, remis en état, émet alors un signal réparateur vers les neurones périphériques, appelés familièrement « neurones zombies ». Ces derniers, stimulés par ce signal, entament leur auto-réparation, permettant ainsi de restaurer progressivement l'architecture cérébrale originelle. Enfin, la conscience du patient est réintégrée dans son corps, concluant ainsi une procédure que nous pourrions considérer comme une chirurgie cognitive cérébrale non invasive.

Max déglutit difficilement, ses mains crispées sur les poignées de sa chaise, essayant tant bien que mal de saisir les explications techniques du médecin, sans pourtant parvenir totalement à dissiper son trouble.

— Est-ce que ça peut vraiment marcher ? murmura Max d'une voix hésitante.

Le docteur Brancart acquiesça gravement.

— Les premiers résultats obtenus avec notre protocole expérimental sont extrêmement encourageants. Chez certains patients, nous avons pu observer un retour significatif de souvenirs précédemment perdus, ainsi qu'une amélioration notable des fonctions motrices. Plus remarquable encore, pour des cas sévères comme celui de votre épouse, nous avons constaté de réelles avancées dans les capacités de communication et de parole. Cependant, il est important de rester prudent, car la procédure comporte certains risques. La dissociation temporaire de la conscience du corps peut provoquer des épisodes prononcés de désorientation, et le processus de réintégration de la conscience peut parfois présenter des difficultés inattendues. Mais compte tenu de l'état très avancé de la maladie de votre épouse, les bénéfices potentiels de cette méthode semblent largement dépasser les risques limités qu'elle implique.

Max inspira profondément.

— Je comprends. J'imagine qu'il n'y a aucune garantie...

— Malheureusement non. Mais une chose est certaine : sans cette intervention, la maladie continuera à progresser inexorablement.

Le médecin reprit d'une voix plus douce :

— Je sais combien cela demande du courage, mais soyez assuré que nous ferons tout notre possible pour offrir à votre épouse les meilleures chances d'amélioration.

Max baissa les yeux vers Georgette. Elle fixait toujours un point invisible, sans aucune expression déchiffrable sur son visage.

— Très bien, souffla-t-il finalement. Je ne peux pas ne pas essayer...

Le docteur Brancart esquissa un sourire compatissant :

— Vous venez de prendre une décision très courageuse, Monsieur Leonard. Nous allons nous occuper d'elle avec le plus grand soin.

Max se redressa légèrement, sentant à la fois l'immense poids de cette décision et, pourtant, une infime étincelle d'espoir. Il prit une nouvelle inspiration, puis demanda avec prudence :

— Quelle est précisément la procédure à suivre maintenant ?

Le docteur se redressa légèrement et répondit :

— Dès aujourd'hui, nous commencerons par une série de tests préliminaires approfondis pour évaluer précisément l'état de votre épouse. Cela inclura des examens neurologiques poussés, des imageries cérébrales avancées, ainsi que quelques exercices cognitifs simples. Les résultats nous permettront ensuite d'adapter précisément le traitement à ses besoins spécifiques.

Il fit une pause, cherchant à s'assurer que Max avait bien compris chaque mot.

— Ensuite, dans trois jours, nous procéderons à l'étape principale : le transfert temporaire de sa conscience vers notre environnement virtuel sécurisé. Cette phase est cruciale, car elle nous permettra d'intervenir directement sur

ses connexions neuronales altérées. La procédure complète durera environ six heures. Pendant ce temps, nous resterons en contact constant avec elle et surveillerons en permanence son activité cérébrale.

Max serra un peu plus les poignées de la chaise roulante.

— Et après ? demanda-t-il d'une voix tendue.

— Après ce transfert, nous effectuerons une réintégration progressive de sa conscience dans son corps. Les premières heures seront déterminantes pour évaluer précisément son niveau de récupération. Il est probable qu'elle soit d'abord désorientée ou très fatiguée. Cependant, si tout se passe bien, vous devriez pouvoir observer des signes d'amélioration dès les jours suivants.

Max hocha lentement la tête, ses pensées tirillées entre l'espoir suscité par ce traitement et l'inquiétude quant aux risques encourus.

— Je suis prêt, murmura-t-il finalement. Nous sommes prêts.

Le docteur Brancart lui adressa un sourire rassurant.

— Vous avez pris la bonne décision, Monsieur Leonard. Nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour vous rendre celle que vous aimez.

Max inspira profondément, essayant de rassembler son courage, mais le docteur prit soudain un air plus sérieux :

— Avant que nous puissions commencer, il y a une formalité incontournable : vous devrez signer un contrat de décharge. C'est une procédure standard, mais essentielle pour que la société puisse se protéger en cas de complications imprévues.

Max fronça légèrement les sourcils, son regard brièvement marqué par l'incertitude.

— Une décharge ?

— Nous travaillons avec une technologie encore expérimentale, expliqua calmement le docteur. Même si nos recherches sont très solides et que les risques restent minimes, une part d'incertitude existe toujours. La décharge

précise simplement que vous avez été clairement informé des risques potentiels et que vous consentez à ce traitement en toute connaissance de cause. C'est une garantie légale pour nous, et cela vous assure également une totale transparence.

Max poussa un profond soupir, ressentant de manière tangible l'immense poids de sa décision.

— Et si jamais je refuse de signer ?

— Sans votre signature, malheureusement, nous ne pourrions pas procéder au traitement, répondit le docteur. C'est une étape obligatoire, sans laquelle nous ne pouvons pas prendre le moindre risque.

Le silence s'étira pendant quelques secondes. Max regarda Georgette, perdue dans son propre monde, avant de relever les yeux vers le médecin.

— Très bien, apportez-moi ce contrat, dit-il finalement. Je souhaite le lire attentivement avant de prendre une décision définitive.

Le docteur acquiesça respectueusement.

— Prenez tout le temps nécessaire, Monsieur Leonard. Si vous avez la moindre question, je suis là pour y répondre. Sachez toutefois qu'une fois le contrat signé, votre épouse devra rester sous surveillance constante à la clinique durant toute la durée du protocole. Elle ne pourra plus rentrer chez vous avant que le traitement soit entièrement terminé.

Max serra encore plus fort les poignées de la chaise roulante, conscient que sa vie était sur le point de basculer définitivement. Max savait qu'il venait de franchir un point de non-retour. Il fixa un moment les papiers devant lui, conscient de l'importance capitale de sa décision. Pourtant, incapable d'affronter davantage les détails et les doutes, il attrapa le stylo et signa les documents sans même prendre la peine de les lire.

Le docteur Brancart lui tendit ensuite une brochure épaisse, remplie d'explications techniques détaillées sur la procédure, le transfert de conscience, et les mécanismes complexes du traitement expérimental. Max la prit machina-

lement, conscient pourtant qu'il ne la lirait probablement jamais. Les mots techniques, les explications scientifiques ne lui parlaient plus. À ce stade, il ne lui restait qu'un infime espoir de revoir un jour une lueur de reconnaissance dans les yeux de Georgette.

— Très bien, dit le docteur d'une voix rassurante. Des infirmiers vont maintenant accompagner votre épouse afin qu'elle puisse s'installer confortablement dans sa chambre. Nous pourrons alors procéder aux premiers examens préparatoires avant le traitement.

Quelques instants plus tard, deux infirmiers arrivèrent et se placèrent de chaque côté de la chaise roulante. Avec des gestes délicats et précis, ils commencèrent à guider lentement Georgette vers les couloirs blancs et sans fin de l'établissement. Max suivait juste derrière, avec une sensation étrange qui montait en lui à mesure qu'ils approchaient de l'ascenseur. Lorsque les portes coulissèrent silencieusement devant eux, révélant une cabine spacieuse et lumineuse, Max leva les yeux vers le tableau lumineux indiquant le numéro de l'étage : le treizième étage. Un frisson inconfortable remonta brusquement le long de son dos, et il se surprit à déglutir avec difficulté. Pourquoi avaient-ils placé le laboratoire expérimental précisément à cet étage ? Tout le monde connaissait les superstitions liées au nombre treize. Étaient-ils totalement indifférents à ces croyances ou avaient-ils sciemment choisi ce chiffre maudit pour une raison mystérieuse ?

Les portes se refermèrent. Max resta silencieux, écoutant le léger bourdonnement de l'ascenseur qui commençait son ascension. À côté de lui, Georgette fixait toujours un point invisible devant elle, absente du monde réel. Max sentit sa gorge se serrer. Ce qu'ils allaient vivre à présent était totalement inconnu et incertain. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était espérer.

La chambre était spacieuse, froide, baignée d'une lumière

intense et crue qui accentuait l'aspect austère de l'endroit. Chaque élément semblait impeccablement aseptisé, avec une propreté presque dérangeante tant elle paraissait artificielle, censée rassurer les patients tout en accentuant malgré tout l'impression d'étrangeté du lieu. Max observa l'espace qui l'entourait, éprouvant un sentiment étrange de malaise, difficile à dissiper.

Les infirmiers se tournèrent alors vers lui avec bienveillance, leur attitude respectueuse et professionnelle

— Monsieur Leonard, souhaitez-vous que nous l'aidions à enfiler sa tenue d'hôpital ?

Max secoua lentement la tête, répondant dans un murmure à peine audible :

— Non... Je préfère m'en occuper moi-même, si cela ne vous dérange pas.

Les infirmiers échangèrent un regard compréhensif avant de quitter la pièce, refermant la porte derrière eux pour préserver leur intimité.

Resté seul avec Georgette, Max s'approcha et prit délicatement sa main, cherchant un quelconque signe de reconnaissance dans ses yeux absents. Il s'agenouilla devant elle avec une infinie tendresse, plaçant ainsi leurs visages au même niveau. Pendant un instant, il l'observa intensément, plongeant dans ces yeux qui ne semblaient plus le voir. Une douleur lui étreignit la poitrine, et son esprit s'emplit de doutes : Que suis-je en train de te faire, mon amour ? Est-ce vraiment le bon choix ?

Cette pensée tournait sans cesse en lui, une question douloureuse, impossible à résoudre. Soudain, comme si elle percevait malgré tout l'inquiétude qui l'habitait, une légère expression traversa fugacement le visage de Georgette. Une ombre éphémère de tristesse apparut dans ses yeux auparavant vides, une émotion passagère mais si intense qu'elle traversa Max comme une lame aiguisée. Il sentit sa gorge se serrer davantage lorsqu'une larme solitaire glissa doucement le long de sa joue, accentuant encore davantage

la fragilité poignante du moment. Max sentit alors son cœur se fissurer un peu plus, profondément meurtri par cette souffrance qu'il ne pouvait ni effacer ni comprendre totalement. Il prit une respiration tremblante, effaçant doucement cette larme du bout des doigts, tentant désespérément de retenir les siennes.

Les mains tremblantes, Max commença à déshabiller Georgette, prenant soin de chacun de ses gestes, comme s'il manipulait une fragile poupée de porcelaine. La robe glissa lentement de ses épaules frêles, découvrant peu à peu un corps ravagé, que la maladie avait réduit presque à néant. Sa peau semblait suspendue mollement sur ses os proéminents. Elle, autrefois pleine de vitalité, aux formes généreuses et épanouies, n'était plus désormais qu'une silhouette frêle et décharnée. Chaque côte, chaque articulation, chaque os apparaissait douloureusement sous sa peau flétrie et pâle. Cette maladie impitoyable était en train de la ronger lentement, méthodiquement, morceau après morceau, effaçant la femme qu'elle avait été.

Les yeux embués de larmes, Max saisit la blouse d'hôpital et l'enfila avec délicatesse à Georgette. Une fois qu'elle fut habillée, il l'aida à se redresser, ses bras entourant avec précaution son corps fragile afin d'éviter qu'elle ne vacille ou ne tombe. Avec d'innombrables précautions, il l'allongea au centre du grand lit médicalisé, comme on déposerait un petit oiseau blessé dans un nid beaucoup trop grand pour lui. Il remonta le drap sur elle, couvrant soigneusement ses épaules désormais si fines et fragiles.

Alors qu'il s'apprêtait à se relever, une sensation inattendue le figea brusquement sur place. La main de Georgette, froide et osseuse, venait tout juste de saisir son poignet. Elle le tenait avec une fermeté inattendue, un geste qu'elle n'avait plus accompli depuis de longs mois. Un frisson profond parcourut instantanément Max. Ce contact si simple semblait chargé d'une détresse intense, comme une tentative désespérée de s'accrocher à lui, à leur réalité partagée qui

s'échappait irrémédiablement. Le cœur battant, il leva les yeux vers son épouse. Une autre larme coulait le long de sa joue creusée, mais son regard demeurait fixé vers le plafond, vide et lointain, comme si l'effort considérable exigé par ce geste avait déjà épuisé le peu de force mentale dont elle disposait encore. Max sentit son âme se fissurer davantage sous l'intensité déchirante de cet instant. Doucement, avec une immense tendresse, il posa sa main sur celle de Georgette, cherchant à réchauffer cette étreinte si fragile et glacée. Comme s'il croyait sincèrement que par ce simple contact il pouvait la ramener à lui, même pour un court instant.

Il demeura près d'elle tout le reste de la matinée, assis au bord du lit, lui tenant fermement la main, attentif au moindre signe de lucidité ou de conscience. Chaque seconde semblait durer une éternité, marquée par une attente insupportable. Finalement, quelques heures plus tard, la porte de la chambre s'ouvrit. Le docteur Brancart entra, arborant un visage sérieux, mais où se lisait une compassion évidente.

— Monsieur Leonard, j'espère que vous avez pu profiter d'un moment d'intimité avec votre épouse, dit-il d'une voix calme et respectueuse.

Max hocha simplement la tête, son regard fatigué reflétant toute l'intensité émotionnelle vécue ces dernières heures.

Le médecin s'avança alors vers le lit, observa silencieusement Georgette un instant, puis reporta son attention vers Max, attendant patiemment que celui-ci soit prêt à poursuivre.

— Nous allons commencer par une série d'exams cet après-midi et demain matin, expliqua le docteur Brancart. Ces tests nous permettront d'évaluer précisément l'état de ses connexions neuronales et de préparer de manière optimale l'intervention à venir. Ensuite, nous administrerons à votre épouse un sédatif pour la plonger dans un état de léthargie contrôlée, ce qui facilitera grandement le délicat processus

de dissociation de l'esprit d'avec le corps.

Max avala difficilement sa salive, ses doigts se resserrant involontairement autour de la main froide de Georgette.

— Combien de temps cela prendra-t-il ? demanda-t-il, la voix enrouée par l'émotion.

— Le processus complet prendra au moins cinq jours, peut-être même jusqu'à une semaine, répondit le médecin. C'est une procédure extrêmement complexe où chaque étape doit être menée avec une précision chirurgicale.

Le médecin prit une profonde inspiration avant d'ajouter, avec une pointe de réticence :

— À partir de maintenant, il serait préférable que vous ne veniez plus lui rendre visite jusqu'à ce que le traitement soit totalement achevé.

Max fronça les sourcils, visiblement choqué.

— Comment ça, ne plus venir ? Mais pourquoi ?

— Pour le bien de votre épouse, et pour le vôtre, précisa le docteur. Les phases que nous allons entamer sont extrêmement sensibles. Des visites pourraient interférer avec le processus de réintégration de sa conscience. En outre, je tiens à préserver votre santé mentale. La voir dans un état transitionnel pourrait être très éprouvant pour vous.

Max sentit son cœur se serrer d'angoisse. Une semaine sans pouvoir voir Georgette lui paraissait insurmontable.

— Mais je ne peux pas simplement la laisser ici toute seule, protesta-t-il doucement.

Le docteur Brancart posa une main rassurante sur son épaule.

— Je comprends parfaitement votre anxiété, Monsieur Leonard. Soyez assuré que nous prendrons soin d'elle avec la plus grande attention, et je m'engage à vous informer quotidiennement de son évolution. Cela fait partie des engagements pris dans le contrat que vous avez signé. Je sais que vous n'avez pas eu l'occasion de le lire en détail, mais sachez que cette mesure est capitale pour la réussite du traitement.

Accablé, Max baissa les yeux, se sentant acculé par la situation.

— D'accord... si c'est vraiment pour son bien, je vais respecter vos recommandations, concéda-t-il à contrecœur.

Le médecin acquiesça avec empathie.

— Vous pouvez prendre un dernier moment pour lui dire au revoir avant de partir. Prenez tout le temps dont vous avez besoin.

Le souffle court, Max se pencha vers Georgette, murmurant avec une douceur infinie :

— Mon amour, je dois m'absenter pour un peu de temps... mais je te promets que je reviendrai très vite. Reste forte pour moi, je t'en prie.

Il caressa tendrement sa joue, une larme s'échappant malgré lui. Georgette restait immobile, son regard perdu quelque part au loin. Néanmoins, Max serra doucement sa main, espérant contre tout espoir qu'une part d'elle pouvait encore percevoir sa présence.

Se redressant lentement, les yeux embués de larmes, il se tourna une dernière fois vers le docteur.

— Je vous en prie, prenez soin d'elle, murmura-t-il.

— C'est une promesse, Monsieur Leonard, répondit le docteur Brancart solennellement.

Max quitta la chambre d'un pas lourd, chaque pas résonnant comme un écho de la douleur de la séparation qui le déchirait de l'intérieur.

4

Ce soir-là, Max était seul pour la première fois depuis quarante-six ans. Seul dans leur maison silencieuse, une solitude qu'il n'avait plus connue depuis sa rencontre avec Georgette. Il avait oublié ce que signifiait être véritablement seul. Tout semblait étrangement vide, comme si l'absence de sa femme avait aspiré la chaleur du foyer. Il repensa au soir où

tout avait commencé, un souvenir gravé en lui depuis ce 31 décembre 1999. Cette nuit-là, ils s'étaient trouvés par hasard, mais ce hasard avait bouleversé leur existence. Les Champs-Élysées résonnaient sous l'excitation collective. Paris célébrait l'entrée dans le nouveau millénaire, enveloppé dans une atmosphère de nervosité. On parlait du fameux "bug de l'an 2000", cette menace technologique qui, selon les rumeurs, risquait de plonger le monde dans le chaos. Des prédictions alarmistes annonçaient la chute des systèmes informatiques, des avions tombant du ciel, des systèmes bancaires s'effondrant. Pourtant, malgré cette atmosphère de tension, l'ambiance était exubérante, animée par l'enthousiasme d'un moment historique. Les illuminations sur les Champs-Élysées étaient spectaculaires. Des projections lumineuses s'animaient sur les façades, et la Tour Eiffel brillait, comme une reine parée pour l'occasion. Des centaines de milliers de personnes s'étaient massées dans les rues, les yeux levés vers les feux d'artifice qui illuminaient le ciel de Paris. Dans cette foule immense, Max, alors âgé de dix-sept ans et animé d'une rébellion juvénile, flânait avec ses amis, le cœur festif et l'esprit ouvert à l'aventure. Le hasard les fit rencontrer un groupe de filles de leur âge. Elles étaient cinq, tout comme eux. Une complicité spontanée s'était rapidement établie, née des circonstances festives de cette rencontre. Parmi elles, Georgette avait immédiatement capté son attention. Elle était belle, pleine de vie, avec cette confiance tranquille des jeunes femmes qui commencent à s'affirmer. Elle avait deux ans de plus que lui, un détail qui, loin de le rebuter, ajoutait une touche de mystère à son charme.

Après le feu d'artifice grandiose, ils avaient poursuivi la soirée ensemble, s'éloignant peu à peu de leurs groupes respectifs pour un moment plus intime. Paris était encore en effervescence, mais pour eux, le reste du monde semblait s'être estompé, réduit à cette bulle de complicité naissante. Ils avaient enchaîné les bars, riant, échangeant des confidences

sans retenue, comme si le temps lui-même s'était suspendu.

Max, avec son allure de jeune rebelle et ses rêves encore incertains, avait été instantanément captivé par Georgette. Elle dégageait une maturité qui contrastait avec son âge. Malgré sa jeunesse, une certaine gravité se lisait déjà dans son regard. Issue d'un milieu modeste, elle n'avait jamais été à l'aise avec les études et avait préféré entrer rapidement dans la vie active. Elle venait tout juste d'être embauchée dans une usine spécialisée dans la production de colles et d'adhésifs, où elle passait ses journées à nettoyer d'immenses cuves, protégée par des masques et des combinaisons hermétiques. L'usine développait une large gamme d'adhésifs, utilisés dans des domaines aussi variés que la construction, l'électronique ou l'industrie automobile, nécessitant des normes de sécurité strictes et une manipulation rigoureuse des substances chimiques. Ce travail, ingrat et répétitif, ne lui plaisait pas vraiment, mais il lui offrait une indépendance précieuse qu'elle revendiquait avec fierté.

Max se souvenait de tout. Le timbre de sa voix, la lumière des néons qui soulignait la courbe de son sourire, la chaleur de cette première nuit où ils avaient parlé sans s'arrêter, comme s'ils cherchaient à combler en quelques heures tout le temps passé sans se connaître. Ils s'étaient raconté leurs espoirs, leurs désillusions, et au fil des mots, une évidence s'était imposée à lui : il ne voulait plus jamais la quitter. Georgette avait rempli un vide en lui dont il ignorait jusqu'à l'existence. Et maintenant, des décennies plus tard, il se retrouvait confronté à cette même solitude qu'il avait fui cette nuit-là, un silence oppressant qui s'étirait dans chaque pièce de leur maison.

Allongé sur le grand lit, Max laissa ces souvenirs l'engloutir. Il revoyait Georgette, insouciant et lumineuse sous les illuminations des Champs-Élysées, son rire résonnant dans la nuit parisienne. Une chaleur momentanée adoucissait un instant le poids de son chagrin. Il s'endormit avec cette image en tête, s'accrochant à ces instants heureux comme à un

rempart fragile contre la solitude qui l'attendait au réveil.

5

Il se réveilla tard ce matin-là, le soleil déjà haut dans le ciel. Il était 9 heures, une heure inhabituelle pour lui. Depuis le début de la maladie de Georgette, il n'avait plus connu un sommeil aussi long et profond. Son corps, usé par des années de nuits fragmentées, avait enfin cédé à l'épuisement. Que ce soit à cause de son métier de facteur, qui l'avait forcé à se lever avant l'aube pendant des décennies, ou des réveils constants pour s'occuper de son épouse, le repos avait toujours été une denrée rare.

Étrangement, il se sentait bien. Ce sommeil prolongé lui avait apporté une sensation de légèreté presque oubliée, comme si une part de son énergie d'antan lui avait été rendue. Mais cette sensation fut de courte durée. Il se tourna instinctivement vers le côté du lit où Georgette dormait autrefois. La place était vide, les draps froids. Une vague de mélancolie lui serra le cœur.

Il inspira profondément et se força à se rappeler qu'elle était entre de bonnes mains. Il devait se convaincre qu'elle était en sécurité, même si chaque fibre de son être réclamait de la voir, d'entendre sa respiration, de s'assurer qu'elle allait bien. L'envie irrépressible de se rendre à la clinique le rongait déjà, mais il savait que cela ne servirait à rien. Il avait promis de respecter les consignes du docteur Brancart.

Avec un soupir résigné, il repoussa les draps et se leva, sentant déjà le poids de cette journée sans elle.

Il descendit à la cuisine, les pas lourds mais l'esprit un peu moins oppressé. Il se prépara un café fort, s'accrochant à ce rituel familial d'un matin solitaire. La cafetière émit son léger bourdonnement, emplissant l'air d'une odeur réconfortante qui contrastait avec le vide de la maison. Il saisit sa tasse fumante et sortit sur la terrasse, où la douceur

matinale de l'été l'accueillit. L'air était tiède, chargé des senteurs du jardin encore humides de rosée. Le silence pesant de l'intérieur fut aussitôt remplacé par les bruits de la nature qui s'éveillait : le chant insistant des oiseaux, le bruissement léger des feuillages bercés par une brise chaude, et le clapotement discret d'un arrosage automatique dans un jardin voisin.

Dreyfuss trotta à ses pieds, sa queue battant avec impatience, le museau levé vers lui comme pour dire : "Alors, on y va ?"

Max esquissa un sourire malgré lui, passa une main dans le pelage de son fidèle compagnon et murmura :

— On y va, mon vieux. Aujourd'hui, on va marcher longtemps.

Il porta son café à ses lèvres et le but d'une traite, laissant la chaleur du liquide se mêler à celle de l'air déjà chargé de soleil. Puis, d'un geste habitué, il prit la laisse de Dreyfuss. Le chien, reconnaissant immédiatement ce signal, bondit de joie, trépignant sur place, prêt pour leur sortie quotidienne. Max l'attacha et ouvrit la porte.

La chaleur matinale les enveloppa dès qu'ils descendirent le perron. L'été était bien installé, et les rues baignaient déjà dans une lumière dorée. Ils empruntèrent leur itinéraire habituel, celui que Max connaissait par cœur, ces mêmes chemins qu'il avait arpentés chaque jour pendant des années lors de ses tournées de facteur. Chaque coin, chaque façade lui rappelait une anecdote, un visage, une habitude familière.

Les habitants le reconnurent aussitôt et le saluèrent chaleureusement.

— Salut, Max ! lança un vieil homme en agitant la main. Le nouveau facteur est loin d'être aussi bon que toi, je te le dis. Il est négligent, ce gamin !

Max esquissa un sourire en coin et répondit, amusé :

— Ah, c'est la nouvelle génération... Ils ne sont pas assez concentrés sur leur travail. Toujours les yeux rivés sur leurs lunettes connectées.

Des rires éclatèrent autour de lui. Pendant un instant, la légèreté du moment lui fit oublier son chagrin. Il se sentit presque bien, comme si la vie reprenait un semblant de normalité.

Ils poursuivirent leur marche, Dreyfuss trottant à côté de Max, sa démarche légèrement entravée par la hanche artificielle qu'il portait depuis son accident. Malgré ce handicap, le chien gardait une énergie débordante, attentif à tout ce qui l'entourait. Puis ils arrivèrent dans une rue familière. Max sentit aussitôt une tension s'installer dans l'air. C'était là, juste devant eux : l'ancienne maison des Brody. Dreyfuss s'arrêta net. Son corps se raidit, et son souffle s'accéléra. Il humait l'air avec une intensité inhabituelle, ses narines frémissantes, ses oreilles dressées. Quelque chose l'alertait, quelque chose d'imperceptible pour Max mais qui, manifestement, éveillait les instincts du chien.

— Qu'est-ce qu'il y a, mon grand ? murmura Max, posant une main rassurante sur son dos.

Dreyfuss ne réagit pas à sa caresse. Au contraire, il tira brusquement sur sa laisse, tendant ses muscles vers la maison abandonnée. Son souffle était plus court, son comportement fébrile, comme s'il tentait de s'approcher d'une présence invisible. Max planta ses talons au sol pour le retenir.

— Doucement, Dreyfuss ! Calme-toi ! ordonna-t-il d'une voix ferme.

Mais le chien ignorait son maître. Son agitation grandissait, et son regard restait rivé sur la maison délabrée. Ses oreilles frémissaient au moindre bruit, ses pattes griffaient le trottoir. Il n'agissait pas ainsi d'habitude. Ce n'était pas une simple curiosité canine, mais un trouble profond, viscéral.

Max sentit un frisson lui remonter l'échine. Pourquoi Dreyfuss réagissait-il ainsi ? Que pouvait-il bien sentir ?

Son regard se porta à son tour sur la maison. Elle semblait figée dans le temps, toujours aussi délabrée : rideaux ouverts,

façade lézardée, toit affaissé à certains endroits. Et pourtant... une aura pesante émanait du bâtiment, un malaise diffus qui rendait l'air plus lourd autour d'eux.

— Viens, Dreyfuss, on ne traîne pas ici, dit-il, plus sec qu'il ne l'aurait voulu.

Le chien hésita, grondant presque en signe de protestation, avant de finir par obtempérer. Mais son regard restait fixé sur la maison, son corps encore tendu, comme s'il attendait quelque chose.